

Ana ROSSI
(Université de Brasilia, Brésil) | **La traduction entre identité
et diversité : la méthode
comparative des textes**

Abstract: (Translation between identity & diversity: comparative method of texts) The aim of this article is to present and to discuss the comparative method of texts developed at Brasilia University, and tested in many scholar's papers realized by my students. The comparative method of texts is a technique based in a theoretical approach whose aim is to clarify many translations choices from the moment that the translation work is organized by data tables and translation diary that are present in the translation act. This approach is related to the Walter Benjamin text, *La tâche du traducteur*.

Keywords: *translation, identity, diversity, method, comparison.*

Résumé : L'objectif de cet article est de présenter et d'analyser la méthode comparative des textes, développée à l'Université de Brasilia, et testée dans maints travaux de traduction réalisés sous ma coordination. La méthode comparative des textes constitue une technique basée sur une approche théorique qui rend intelligible les choix traductifs dès lors que l'on organise le travail de traduction à partir de tableaux et d'un journal de traduction qui recense les questions de traduction qui apparaissent dans le cadre de la traduction. Cette approche renvoie au texte classique de Walter Benjamin, *La tâche du traducteur*.

Mots-clés : *traduction, identité, diversité, méthode, comparaison.*

1. Prolégomènes

Notre étude situe d'emblée la traduction entre identité et diversité. Dans ce cadre, nous allons envisager identité et diversité comme deux facettes d'une même pièce de monnaie, puisque dans la diversité on identifie le même (le un) et en même temps (le pluriel). La manière de saisir cette relation complexe entre identité et diversité est définie selon la méthode comparative des textes.

Qu'en est-il de cette méthode comparative des textes ?

Il s'agit d'une technique basée sur une approche théorique qui sera explicitée tout au long de l'article pour approcher des concepts difficiles à saisir, tels que « identité » et « diversité », qui se trouvent en jeu dans la traduction. Par ailleurs, basée sur un postulat épistémologique, le grand objectif de cette méthode est d'organiser un cadre analytique où il est possible d'observer la traduction dans la perspective d'une recherche en structurant le parcours analytique posé dans toute traduction. Ainsi, il s'agit de transformer l'exercice même de la traduction afin de sortir de choix qui

peuvent être faits de manière aléatoire pour se situer dans un *continuum* qui permet d'analyser les données de traduction afin de dégager le projet de traduction, ce qui a pour effet de situer le traducteur dans un parcours analytique donné. La méthode comparative des textes constitue une mise à plat de l'expérience du traducteur dans le cadre de son propre parcours analytique, et dans sa manière de penser la traduction. Ce qui est en jeu est comment la traduction est pensée, comment celle-ci se donne à voir au traducteur en raison d'un ensemble d'idées qui la parcourent et qui la traversent, qui la définissent et dont l'effet est d'observer les idées souvent disparates qui apparaissent tout au long du parcours. Dans ce sens, les choix de traduction deviennent plus systématisés pour le traducteur, qui peut commencer à réfléchir au rôle joué par ces choix dans la construction de la traduction. Ce qui est important de constater est que l'usage de la comparaison des textes en cours de construction permet d'associer les différents états de la construction du texte « en se traduisant », puisqu'il indique sa construction générale et sa forme, en répertoriant l'ensemble des décisions, apparemment disparates, prises par le traducteur, et dont la synthèse constitue le résultat de toute traduction.

Concrètement, en termes d'outils heuristiques, cette méthode associe la construction de tableaux analytiques qui sont structurés tout au long de ce parcours, notamment avec le tableau matrice qui répertorie toutes les décisions prises, et qui montre, visuellement les « états » du texte « en se traduisant », de même qu'elle associe la production d'un « journal de traduction », au sens même de l'outil proposé par des anthropologues et des ethnologues qui, dans le cadre de leurs missions d'études des cultures étrangères et lointaines, prennent des notes sur « cet autre » si différent, sur ces faits extérieurs qui permettent de comprendre la logique en jeu dans ces sociétés conçues comme lointaines ou proches. Ainsi, la prise de notes sous la forme du « journal de traduction » fait partie intégrante de la méthode de comparaison des textes, puisqu'elle saisit et donne à voir lors d'un instant « T » toute l'opacité de l'autre, cet autre qui est personnalisé par un texte, difficile à approcher et à se familiariser. Car, pour tout traducteur, le texte, au début de son travail est bien cet « autre », est bien la diversité matérialisée dans son opacité et dans son incapacité à rendre visible les logiques qui le construisent. Il faut s'en approcher peu à peu en enregistrant les logiques qui parcourent cet « autre » texte de manière à le rendre intelligible comme n'importe quelle opération intellectuelle qui s'approche de son objet, le rend en quelque sorte familier, le rend « un » avec nous, avant de le rendre, à nouveau, dans la traduction « en se faisant » sa diversité, et sa forme tout à fait spécifique, mais dans une autre langue, dans un autre univers culturel et linguistique.

Aussi bien le tableau-matrice, ainsi que les autres tableaux qui peuvent en découler, ainsi que le « journal de traduction », qui constitue une prise de notes organisée sont ces outils heuristiques utilisés pour s'approcher de ces éléments si importants et si difficiles à saisir qui sont en œuvre dans l'acte traductif.

2. « Identité » et « Diversité » en traduction

Approcher la traduction se fait par la mise à plat de nos propres conceptions concernant « identité » et « diversité ». Souvent ces deux concepts sont considérés comme séparés l'un de l'autre et distants ; les deux concepts philosophiques - « identité » et « diversité » - sont les deux côtés d'une même pièce de monnaie, qui se regardent et qui ne se reconnaissent pas nécessairement, ou qui se tournent le dos. Mais, bien au contraire, ces deux concepts sont bien plus liés qu'on ne le suppose, puisque dans l'identité comporte une part de diversité, et que, par ailleurs, la diversité comporte sa part d'identité.

Les relations durables établies entre identité et diversité sont passibles d'être observées dans la traduction dès que l'on se donne les moyens d'organiser les données de la traduction ; on peut organiser les données dans n'importe quelle autre discipline scientifique afin de les voir fonctionner lors de la traduction.

Ce qui est proposé dans cet article est bien un parcours analytique, au sens méthodologique du terme qui puise ces ressources dans la catégorisation de la traduction suivant la perspective de Walter Benjamin et du mythe de la Tour de Babel. Ce mythe, tel qu'il nous est arrivé par les textes canoniques et sacrés, renvoie à une ancienne langue humaine connue et parlée par tous les hommes sur la surface de la terre. Une langue unique qui a permis à l'humanité de se communiquer, et de structurer des projets qui n'ont guère été appréciés par la divinité. Ainsi, la punition divine a été la fragmentation des langues dans ses dispositifs langagiers. Ce qui a eu pour effet de transformer une langue unique et ancienne en une diversité de langues parlées aujourd'hui par les différents peuples. Le mythe de la tour de Babel a ceci d'intéressant qu'il permet de penser plusieurs éléments présents dans l'acte traductif : tout d'abord, la relation entre les langues / langages dans leurs aspects différentiels et semblables. Car la relation entre les langues est vraiment difficile à saisir, puisque, différentes entre elles, celles-ci entretiennent des relations de familiarité qui reconstruisent des ponts entre elles, et de saisir le concept en jeu dans l'autre langue, afin d'opérationnaliser une traduction à partir de la diversité lexicale et grammaticale de chacune des langues pour retrouver le « un » avant de se dissocier à nouveau en le « divers ».

Ainsi, ce mythe rend visible les deux pièces d'une même monnaie comme présenté ci-dessus, puisqu'il met en avant la relation de la « familiarité entre les langues » en même temps que leur « diversité », à savoir ce qui les différencie, et qui apparaît dans toute traduction énonçant leur caractère singulier et pluriel en même temps. Dans les études de la traduction / traductologie, ceci est mis en évidence sous la forme du concept de « traduisibilité » qui, dans sa possibilité de traduire d'une langue à l'autre, opérationnalise et explicite la relation complexe entre « ce qui est le même » et ce qui est « différent ». Ce sont ces tensions que la méthode comparative des textes se propose de cerner, de comprendre afin de les mettre le plus possible à plat, dans le sens où il devient possible de dire quelque chose sur la traduction, produire un discours.

Pour la traduction, il s'agit d'un des grands enjeux qui rend possible le mouvement traductif, puisque faisant fi de la diversité entre les langues, la traduction

insiste encore et encore dans ce mouvement traductif en confirmant la possibilité de traduire, en rendant les langues familières les unes vis-à-vis des autres, et ce malgré toutes les différences que l'on observe empiriquement dans notre expérience langagière lorsque nous nous mouvons entre ces différentes langues.

Cette pratique, aussi ancienne que l'humanité, devient intelligible lorsque l'on l'approche par l'intermédiaire du couplet diversité et identité. Si les langues sont si différentes - et empiriquement, lorsque nous apprenons des langues, nous constatons ces différences et ces écarts -, comment se fait-il que la traduction est possible ? En d'autres termes, la traduction se base sur le *passage* d'une langue à une autre, d'un *locus* traductif en direction d'un autre *locus* traductif ; comment expliquer la possibilité même de ce passage et de ces transformations si les langues sont aussi « diverses » et différentes les unes aux autres ? De fait, lorsque l'on traduit, on expérimente que cela est possible, puisqu'il s'agit de l'expérience propre du traducteur. Mais, d'un point de vue plus analytique, cela demeure une grande inconnue.

Ainsi, dans le cadre de la traduction *en se faisant*, les langues s'expriment dans un rapport de tension permanente puisqu'on peut définir l'opération de traduction comme le passage d'un univers familier vers la diversité et l'étranger afin de le connaître et de l'appriivoiser pour, dans une certaine mesure, le rendre sien et quelque part l'appriivoiser, faire en sorte qu'il devienne « le un / le même » avant de le lâcher à nouveau dans sa dimension de « divers ». C'est la tension à laquelle toute traduction soumet le traducteur par l'intermédiaire d'une expérimentation d'idées qui renvoient à la tension entre ce qui est un déjà en partance vers l'étranger.

Dans cette relation tendue entre ce qui est un et ce qui est divers, nous avons deux mouvements, ce que les études de traductologie désignent sous le terme de « traduction », qui est le mouvement du divers pointé vers sa langue maternelle, apparemment le lieu du familier. Et l'autre mouvement, en sens contraire, qui part de ce qui est connu et pointe vers le différent, et qui est désigné sous la forme de la version. Chacun de ces deux mouvements traductifs présente des spécificités en acte, mais tous deux sont possibles, car ils mettent en œuvre la relation tendue entre diversité et identité qui peut être pensée de manière analytique, et qui, pour être pensée, demande des outils heuristiques propres à rendre visible ces relations latentes entre les langues et les langages. Sans ces outils, ces relations sont expérimentées par le traducteur, mais difficilement accessibles et pensables.

3. L'expérience de traduction et la méthode comparative des textes

Attardons-nous un peu sur cette familiarité entre les langues à partir du texte de Walter Benjamin, *La tâche du traducteur* (1923). Il s'agit d'une *intention* présente dans toutes les langues qui expriment les actions humaines. Toutes les langues peuvent exprimer dans l'univers qui lui est propre les quatre émotions humaines primaires, à savoir la joie, la tristesse, la peur et la colère. Cela peut être considéré comme le propre des langues dans leur relation de familiarité avec les autres. Mais, la question est que chacune d'elles l'exprime de manière spécifique, c'est-à-dire en raison de l'histoire

d'un peuple spécifique, avec une historicité propre, en empruntant des mots qui lui sont propres, dans un cadre géographique qui est/fut le sien, et qui constitue son histoire. Ces quatre émotions, pour ne citer que celles-ci, sont présentes dans toutes les langues humaines, et les catégories analytiques pour penser la joie, la tristesse, la peur et la colère sont présentes dans absolument toutes les langues, présentes dans leur *intention*, mais s'exprimant de manière différente.

La méthode comparative des textes a été développée tout au long de mes années de recherche et d'enseignement à l'Université de Brasília, au Brésil, et ont été systématisées dans un article intitulé « Tradução como construção de conhecimento: experiências na Universidade de Brasília » (Rossi 2019), qui explique les fondements et le fonctionnement de cette méthode qui saisit, en acte, le processus de traduction dans ses rapports fondamentaux entre identité et diversité, présent dans la construction des textes. Dans ce sens, le traducteur, étant aussi celui qui écrit le texte, celui-ci peut être considéré comme proche de l'écrivain dont les capacités d'organisation textuelle et scripturaire sont parties incontournables de la mise en forme du texte traduit.

Comme toute méthode, celle-ci a plusieurs origines qui se basent sur les travaux d'Antoine Berman, notamment dans sa préoccupation exprimée dans maints de ses travaux¹ à propos d'une méthode en traduction. Ses nombreux doutes et questions m'ont aidé à formuler les miens dans le sens de construire un itinéraire intellectuel pour que le traducteur puisse s'y atteler et y voir clair dans le dédale que représente toute traduction, à partir de l'enregistrement des données sous la forme de tableau construits de manière parallèle au journal de traduction. Là sont présentés les idées qui jalonnent la traduction, les données linguistiques et autres qui apparaissent tout le long du parcours analytique, et toute autre question qui, à coup sûr, y apparaîtrait. Associé au tableau l'objectif est de permettre au traducteur de se situer dans l'acte traductif, et de pouvoir y revenir pour analyser ses données, revoir ses erreurs, les corriger surtout dans un mouvement réflexif qui est une des clés de toute méthode.

Ainsi, le résultat de toute cette mise en forme aboutit à deux résultats, à savoir la traduction sous la forme d'un texte bien défini, ainsi que la production des données de traduction qui permettent, *a posteriori*, une analyse et la formulation d'un corps d'hypothèses dans le cadre d'un travail de recherche. De ce fait là, l'acte traductif se transforme en un acte réflexif sur la traduction *en se faisant*, puisqu'elle permet au traducteur, par la notation de son cheminement mental et intellectuel, de donner une forme à ce dernier, et d'y revenir de manière réflexive autant de fois qu'il le faudra, puisque les données sont disponibles et organisées.

C'est bien l'objectif recherché par les anthropologues / ethnologues qui, dans leurs voyages vers d'autres sociétés au bout du monde, voire dans la même société, partent avec leurs cahiers sous le bras dans le but de prendre un ensemble de notes, qui,

¹ Plusieurs travaux d'Antoine Berman amènent à des questions non résolues. Voir, par exemple, la question de la méthode en traduction, préoccupation présente dans son article « La traduction et ses discours », mais aussi dans son livre, *Pour une critique des traductions* ; les deux sources sont mentionnées dans la bibliographie.

dès leur retour, sont soumises à une perspective réflexive de manière à extraire tous les éléments de connaissance présents dans ces annotations.

À l'instar des anthropologues / ethnologues, le traducteur élève ces deux grandes méthodes au rang de collecte des données pour établir ce mouvement entre le divers et le singulier, entre ce qui nous est propre (identitaire) et ce qui est différent (diversité). C'est bien notre voyage à nous, les traducteurs.

En résumé, la méthode comparative des textes est le résultat de deux types de notation qui comprend :

1. La tenue d'un journal de bord de la part du traducteur lorsqu'il fait la traduction.

2. La construction d'un tableau-matrice qui comprend au moins cinq colonnes spécifiques dans le but d'enregistrer toutes les « erreurs » de la traduction, erreurs qui font l'objet d'un regard clinique et réflexif pour en comprendre la source.

Ainsi, la traduction se décline, à son tour, en plusieurs tableaux avec des données passibles d'être analysées. Aussi bien le journal de bord comme les tableaux enregistrent le *momentum* de la construction des données traductives qui, une fois la traduction achevée, reflètent toute la complexité de la dynamique traductive, avec ses questionnements, ses limitations et ses possibles solutions.

La méthode comparative des textes n'est pas une méthode qui se rapprocherait de la méthode génétique de texte, puisque dans ce cas, nous avons des textes déjà construits qui précèdent le travail du traducteur, et, bien au contraire, ne constituent pas le résultat de l'enregistrement de l'expérience traductive en acte.

En termes de ses effets, la méthode comparative des textes réalise ce *passage* entre un *locus* A (langue de départ) en direction d'un *locus* B (langue d'arrivée). Un important élément d'analyse relatif à cette approche en traduction est que, dans le cas d'une traduction (rappelons-le : mouvement d'un *locus* familier qui se dirige vers un *locus* étranger), ou, au contraire, d'une version (mouvement qui part d'un *locus* étranger et qui pointe en direction d'un *locus* familier), certaines variables ont des effets sur la traduction, comme par exemple :

1. les relations politique et historique entre les langues ;
2. les relations de parenté et d'éloignement entre celles-ci ;

Ceci demande des études plus approfondies menées à l'Université de Brasilia sur ce thème.

Le prochain point amènera deux exemples lexicaux dont l'analyse soulèvera certains éléments de discussion, et montrera une approche possible sur comment mener une traduction lexicale lorsque ce lexique est le résultat de l'histoire d'une société.

4. « Compagnon / compagnonnage » : *passage* du français vers le portugais du Brésil

Afin d'illustrer la complexe question de la familiarité et de la diversité dans les relations établies entre les langues, nous allons analyser le cas du mot « compagnon / compagnonnage » dans ses catégorisations analytico-sémantiques et leur ancrage dans

l'histoire des sociétés européennes, en général, et française, en particulier, pour aboutir à certaines questions de type traductif ainsi qu'à ses implications.

Nous avons ici une sémantique qui recouvre une réalité historique donnée et datée, et qui prend toute sa forme et son sens pour le traducteur si et seulement si celui-ci / celle-ci connaît les dynamiques historiques des sociétés de laquelle ce mot provient et à quelle réalité celui-ci renvoie.

Les langues expriment des connaissances et des expériences des peuples dans leur relation historique en rapport avec le monde. Aryon Dall'Igna Rodrigues, linguiste brésilien et fondateur du champ d'étude consacré à la linguistique historique qui recense l'histoire et décrit les langues des peuples autochtones américains situés en territoire brésilien, a mis en évidence que la langue et le langage sont le résultat de l'expérience des peuples car ceux-ci ont des concepts différents¹ en raison de leur cosmovision et de leur connaissance différente et spécifique sur le monde.

Nous savons que le mot « compagnon » possède plusieurs acceptions² (CNRTL, mot « compagnon »). Le sens qui nous intéresse ici s'ancre dans une réalité de l'histoire sociale en Europe, puisque « compagnon » est « l'ouvrier qui a fini son apprentissage mais n'est pas encore maître, et travaille pour le compte d'un maître. » (CNRTL), comme nous le montre Alphonse Daudet, dans la citation ci-dessous :

« Vx. Il était compagnon chez monsieur Frappier, le premier menuisier de Provins (BALZAC, *Pierrette*, 1840, p. 88). Ils [la plupart des révolutionnaires] ressemblent au compagnon qui va d'auberge en auberge, d'atelier en atelier... se perfectionnant dans son état (PROUDHON, *La Révolution soc. démontrée par le coup d'État du 2 déc., 1852*, p. 30): 8. Là, s'il vous plaît, le cri qui retentit dans la forge quand le fer est chaud et qu'on appelle les compagnons pour le battre. A. DAUDET, *Jack*, t. 2, 1876, p. 38. » (CNRTL).

Nous avons aussi l'expression qui en découle, à savoir « Société de compagnons », à partir de l'exemple fourni par Paul Valéry, dans *Regards sur le monde actuel* :

« [...] ces architectes des cathédrales étaient des nomades. Ils allaient bâtir de ville en ville... Ces ouvriers et leurs chefs ou contremaîtres se formaient *en sociétés de* compagnons, qui se transmettaient leurs procédés de coupe de pierre et d'appareillage, de charpente ou de serrurerie. Mais nul document écrit ne nous est parvenu sur ces techniques. VALÉRY, *Regards sur le monde actuel*, 1931, p. 238. » Il en découle des expressions familières, telles que « Travailler à dépêche compagnon », ce qui veut dire « Travailler vite et mal. » Il y a aussi « Se battre à dépêche

¹ Ces concepts ont été détaillés dans une entrevue du linguiste Aryon Dall'Igna Rodrigues avec Ana Helena Rossi, parue dans la revue « Traduzires » en décembre 2012 (voir la bibliographie).

² Le mot « compagnon » possède une acception « Usuelle » et une acception « Spécifique ». Nous nous attacherons à la définition spécifique.

compagnon », ce qui signifie « Se battre à l'aveuglette, ou se battre à outrance sans dessein de s'épargner. » (Ac. 1878. » (CNRTL).

Dans le cas qui nous intéresse, le compagnon est un ouvrier, un artisan qui « fait partie d'une société de gens de métier. », comme dans l'exemple ci-dessous de George Sand : « Vous êtes, dit Pierre Huguenin [à Jean Sauvage] tailleur de pierres, compagnon passant (G. SAND, *Le Compagnon du Tour de France*, 1840, p. 64). » (CNRTL). Ou encore dans la définition ci-dessous : « Mon oncle Joseph, ... est un paysan qui s'est fait *ouvrier*... Il est compagnon *du devoir*, il a une grande canne avec de longs rubans, et il m'emmène quelquefois chez la Mère des menuisiers. J. VALLÈS, *Jacques Vingtras, L'Enfant*, 1879, p. 18. » (CNRTL).

Par extension, nous avons « la mère des compagnons », qui est une femme chargée d'héberger, aux frais d'une société de compagnons, les membres de cette société qui se trouve momentanément sans ouvrage (CNRTL). On retrouve aussi « compagnon » dans le sens de « Franc-maçon d'un grade immédiatement supérieur à celui d'apprenti. »

L'intérêt de montrer les différentes acceptions du vocable « compagnon » est de renvoyer à l'histoire des métiers de France, au mouvement de professionnalisation qui couvre une période pendant laquelle le « compagnon » travaille chez un maître pour parfaire sa formation et pour devenir maître lui-même (CNRTL, le mot « compagnonnage »). Dans ce cas, cette acception « spécifique » du mot renvoie aux métiers manuels liés à la transformation de la matière. Ainsi, les métiers du compagnonnage sont répartis selon les matériaux travaillés, à savoir le bois, la pierre, les métaux, le cuir et les textiles, l'alimentation, et le nombre de métiers a varié puisqu'on en décompte jusqu'à la fin du XVIII^e siècle une trentaine de métiers (Musée du compagnonnage).

Du point de vue de la traduction, nous pouvons rapidement résoudre l'étrangeté sémantique posée ci-dessus avec une note de bas de page qui amène une explication au lecteur. Mais, faisons fi de cette possibilité pour l'instant, puisque le propos ici est d'approfondir les relations tendues entre les langues qui s'établissent à partir du couplet *diversité vs. identité*, présent dans toute langue et dans tout acte de traduction, ainsi que les relations entretenues entre celle-ci et les autres. Dans cette relation entre langues, nous voyons se dégager des connaissances spécifiques, liées à des facteurs historiques, sociologiques, repris dans la langue, et qui, dans le cadre de la traduction, devient l'objet à être traduit.

D'où le fait de dire que le terme « compagnon » dans le sens de « compagnonnage » identifie une réalité historique inexistante en langue portugaise du Brésil, en raison de son inexistence dans la formation même de la société brésilienne. À l'arrivée des Portugais, 1.250 langues autochtones (Rodrigues 2013, 29) y étaient parlées contre un total de deux cents langues comptabilisées de nos jours. Historiquement, la composition du Brésil est le résultat de la population autochtone d'Amérique, déjà présente sur ces territoires, à laquelle s'ajoutent divers peuples d'Afrique venus en situation d'esclavage, ainsi que plusieurs vagues de migrants

européens, venus travailler notamment dans les plantations du café, ainsi que des migrants d'Extrême-Orient, en particulier des Japonais à la fin du XIX^e siècle, dans le contexte de l'ère Meiji. En étendant la question sur le monde lusophone de langue portugaise, à savoir Brésil, Portugal, Angola, Mozambique, São Tomé-et-Principe et Timor Oriental, nous voyons qu'il s'agit d'un monde composé de groupes humains différents entre eux, situés sur différents continents avec de différentes histoires.

Ainsi, le terme « compagnon / compagnonnage » au sens décrit ci-dessus, ne fait pas partie de cet univers culturel. Cela dit, la possibilité de traduction existe toujours, puisque dans la société brésilienne existe bel et bien l'idée de travail et de formation professionnelle, même s'il s'agit d'une réalité différente de celles des sociétés européennes. La possibilité de traduire le terme, à savoir de le rendre traduisible s'appuie sur le fait que, comme les sociétés européennes, la société brésilienne présente historiquement et sociologiquement l'idée du travail, y compris dans ses aspects formatifs, de socialisation secondaire, à savoir la formation de l'apprenti.

Si, dans le cadre de cette approche, en utilisant l'exemple ci-dessus, nous observons que la recherche de l'équivalent n'existe pas et qu'il nous est donné, à nous les traducteurs / traductrices, le pouvoir de situer le mot dans son contexte historique spécifique, ensuite, par un ensemble d'approximations et de techniques existantes, on voit s'approcher des termes qui existent déjà en langue portugaise du Brésil concernant le travail et surtout la formation professionnelle, comme le cas du vocable « aprendiz ».

Cet exemple illustre que l'équivalent en soi n'existe pas lorsqu'il s'agit de traduire des questions liées à la spécificité des sociétés. Ainsi, la traduction devient un dialogue établi à partir de la relation tendue entre ce qui est divers (que l'on ne connaît pas), et ce qui est un (que l'on connaît), en sachant que le passage est toujours approximatif, car les cultures ne sont pas symétriques entre elles et qu'elles expriment des réalités différentes ; il s'agit de comprendre et de prendre en compte dans l'acte traductif des réalités passibles d'être pensées dans la mesure où le traducteur enregistre ses choix traductifs pour y revenir et engager une réflexion à partir du matériel qui a été produit.

5. « Saudade » dans la péninsule ibérique : entre latin et arabe (du portugais du Brésil vers le français)

Lorsque l'on envisage le mouvement traductif du portugais du Brésil vers le français, nous nous retrouvons également avec des mots qui sont partie d'une réalité historico-sociologique qu'il est important de connaître et de prendre en compte. Ainsi, je m'attarderai sur le mot *saudade* à forte charge culturelle¹, et présent dans la poésie

¹ « Diante das informações aqui expostas, seguindo uma seleção cronológica do material disponível, entendemos que a palavra Saudade pode ser fruto da fusão dos termos árabes suad, saudá e suaidá, que contribuíram, inicialmente, para a mudança fonética dos termos galaico-portugueses soedade, soidade, e suidade, adquirindo, no decorrer do tempo, uma ampliação no seu campo semântico, consolidado a partir do século XVI. » « Percebemos, a princípio, um

du poète portugais de la Renaissance, Luís de Camões, dont la production poétique marque le début de la période moderne de la langue portugaise (Lourenço 2014, 14). L'étymologie exacte dudit mot reste obscure, puisque deux théories s'affrontent, à savoir une origine arabe à partir des mots arabes *suad*, *saudá* et *suidá*, et une autre théorie qui prône une origine latine à partir des termes *soedade*, *soidade* et *suidade* (Lourenço 2014, 13). Dans le cas qui nous intéresse, l'ancrage culturel et historique du mot *saudade* exprime les expériences de voyage du peuple lusitain et intègre le patrimoine culturel du pays, de la même manière que le *fado* est devenu un art musical d'expression majeure de la *saudade* portugaise (Lourenço 2018, 93)¹.

Sur le continent européen, le territoire de Portugal est constitué d'un rectangle tourné vers l'Océan Atlantique. Ce n'est donc pas un pays continental de l'intérieur des terres, mais bien d'un pays atlantique qui, par sa position géographique, a constitué le point de départ des grandes navigations européennes, et, par conséquent, du processus de colonisation du monde. Depuis toujours, ce sont de grands pêcheurs partis loin des côtes européennes. Ainsi, *saudade* peut être défini par beaucoup de choses, mais se constitue surtout comme un chant de lamentation construit à partir des pensées d'un

embate entre ambas as teorias. Ao longo do trabalho de pesquisa, observamos que elas se apresentavam, aparentemente, como ideias divergentes. Porém, constatamos que na realidade são teorias complementares, uma vez que a palavra Saudade pode ser fruto da fusão dos termos árabes e latinos, amalgamados pelo fenômeno do metaplasmo, comum na evolução de toda e qualquer língua. Verificamos, ainda, a contribuição do povo árabe no processo de transição sofrido pela Língua Portuguesa desde o galaicoportuguês, passando pelo português arcaico até chegar ao que hoje conhecemos como português moderno. » (Lourenço 2014, 13).

Traduction en français : « Face aux informations ici présentées qui suivent une sélection chronologique du matériel disponible, nous entendons que le mot *Saudade* peut être le fruit de la fusion des termes arabes *suad*, *saudá* et *suidá* qui ont contribué, au début, à changer phonétiquement des termes galaïco-portugais *soedade*, *soedade*, *soidade* et *suidade*, en acquérant tout au long du temps une ampliation de leur champ sémantique, qui s'est consolidé au XVI^e siècle. » « Nous nous rendons compte, au début d'une tension entre les deux théories. Tout au long du travail de recherche, nous observons que celles-ci se présentent, apparemment comme des idées divergentes. Cependant, nous constatons que dans la réalité, il s'agit de théories complémentaires une fois que le mot *Saudade* peut être le fruit de la fusion des termes arabes et latins, amalgamés en raison du phénomène du métaplasme, commun dans l'évolution de toute langue. Nous observons également la contribution du peuple arabe au processus de transition en œuvre dans la Langue Portugaise depuis le galaïco-portugais, en passant par le portugais archaïque jusqu'à son arrivée aux jours d'aujourd'hui que nous connaissons comme le portugais moderne. » (notre traduction).

¹ « A *saudade* portuguesa transformou-se em um elemento de identificação do povo lusitano, constituindo-se como parte do patrimônio cultural daquele país, da mesma forma que o *fado* se tornou a arte musical de expressão maior da *saudade* lusa. » (Lourenço 2018, 93).

Traduction en français : « La *saudade* portugaise s'est transformée en un élément d'identification du peuple lusitain, et s'est constituée comme faisant partie du patrimoine culturel de ce pays de la même manière que le *fado* se transforma en un art musical d'expression majeure de la *saudade* luse. » (notre traduction).

passé qui s'en fut à tout jamais et dont on regrette la perte. *Saudade* est donc un souvenir qui se compose de sentiments divers comme l'envie de revoir sa famille et de connaître cette impossibilité, de même que de revoir sa patrie, et tout cela s'exprime par une nostalgie et une mélancolie impossibles à dépasser. *Saudade* est donc bien un mot ancré dans l'imaginaire de la culture portugaise, et qui arrive au Brésil par l'intermédiaire des colons. Au Brésil, le vocable maintient la même définition qu'au Portugal, comme le montrent les lettres des chansons de la MPB (*música popular brasileira*, la musique populaire brésilienne), et comme exemple je cite les chansons du grand chanteur brésilien, Chico Buarque¹.

La charge affective culturelle du terme *saudade* a posé nombre de questions de traduction lors de son passage en langue française. Comment exprimer cette diversité de sens, cette profusion de sentiments qui sont directement liés à la société portugaise et à sa constitution historique ? Ainsi, en français, depuis une dizaine d'années, les traducteurs ont décidé de laisser le mot *saudade* en italique dans le texte en français. Cela me semble un choix judicieux. Du côté de la langue française, il y a des mots qui se rapprochent de « nostalgie », et d'un état de « mélancolie », qui rendent compte de manière imparfaite de l'expérience présente dans la langue portugaise de Portugal et dans la langue portugaise du Brésil. Cela dit, aussi bien dans le cas du portugais du Brésil que dans le français, nous exprimons la tristesse, la nostalgie des gens et du pays. Mais, quelque part, cela est insuffisant à partir de la visée proposée ici, puisque *saudade* renvoie à une réalité unique et tributaire de l'expérience historique du peuple portugais, présente également au Brésil. En traduction, la quête pour s'y rapprocher est le résultat d'un effort incessant.

Voilà pourquoi le couplet *diversité* et *identité* constitue les deux termes d'une même entité, qui doivent être analysés ensemble, et qui, de ce fait-là, permet d'approcher des concepts culturels tout en sachant que ceux-ci sont spécifiques à une culture donnée, et qu'ils ne sont pas transposables tout à fait d'un locus traductif vers un autre, en raison du fait que ceux-ci naissent de cultures différentes. Connaissant cela, l'effort n'en est que plus grand entre le « divers » et le « un », qui constituent les deux facettes d'une même monnaie, et qu'il devient passible d'appréhender à partir de la méthode comparative des textes.

6. En guise de conclusion

1. *Diversité* et *identité* sont des parties constitutives du processus de traduction, puisque ce couplet permet de montrer la dynamique des langues, ce qui est semblable et ce qui est dissemblable.

2. Pour la traduction, il s'agit d'un élément clé qui permet d'approcher la familiarité des langues entre elles, tout en identifiant leurs différences.

¹ Plusieurs chansons renvoient au concept de *saudade*, comme ci-dessus : « Chega de saudade » (1968), Chega de Saudade - Chico Buarque - LETRAS.MUS.BR, e « Tanta saudade » Tanta Saudade - Chico Buarque - VAGALUME.

3. La méthode comparative des textes permet de formaliser les tensions qui sont partie prenante du processus de traduction et qui se situent entre diversité et identité.

Bibliographie

Ouvrages

- Berman, Antoine. 1989. « La traduction et ses discours », in *Meta*, no. 34 (4), p. 672 - 679.
- Berman, Antoine. 1995. *Pour une critique des traductions*. Paris : Gallimard.
- Freitas, Márcia Silvia Pituba ; Lourenço, Sandra Caldas. 2018. « Saudade e história em Camões, Pessoa e Espanca » [Saudade et histoire chez Camões, Pessoa et Espanca], in *Verbum*, v. 7, n. 1, p. 93-102.
- Rossi, Ana Helena. 2012. « Entrevista com prof. Dr. Emérito Aryon Dall'Igna Rodrigues [Entretien avec le professeur émérite Aryon Dall'Igna Rodrigues] ». Laboratório de Línguas Indígenas LALI – IL da UnB, in *Traduzires* 2, p.127-131.
- Rossi, Ana. Helena. 2019. « Tradução como construção de conhecimento: experiências na Universidade de Brasília » [Traduction comme construction de connaissance : expériences à l'Université de Brasília], in *Revista Signos*, Lajeado, ano 40, n. 1.

Sitographie

- Benjamin, Walter. *La tâche du traducteur*. Traduction de Martine Broda.
https://po-et-sie.fr/wp-content/uploads/2018/10/55_1991_p150_158.pdf, page consultée le 2 juin 2022.
- Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales (CNRTL). Définition de COMPAGNON (cnrtl.fr), page consultée le 1^{er} juin 2022.
- Freitas, Márcia Silvia Pituba ; Lourenço, Sandra Caldas ; Pitta, S.C. 2014. « Saudade : Um Estudo Etimológico » [Saudade : Une étude étymologique] in « Revista Eletrônica Unifal em Pesquisa» https://www.academia.edu/es/7871015/Saudade_um_estudo_etimologico (Consulté le 2 juin 2022).
- Musée du compagnonnage. Des hommes et des métiers | (museecompannongage.fr), page consultée le 1^{er} juin 2022.
- Rodrigues, Aryon Dall'Igna. 2013. « Línguas indígenas brasileiras » [Langues indigènes brésiliennes] in *Brasília, DF: Laboratório de Línguas Indígenas da UnB*. <http://www.laliunb.com.br>. page consultée le 2 juin 2022.
- YouTube : Tanta Saudade - Chico Buarque - VAGALUME, page consultée le 2 juin 2022.

Sigle

CNRTL - Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales.